

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Nouvelles de France. Deutsche Ausgabe. 1947-1948 1947

(19.1.1947) Supplement Hebdomadaire

Nouvelles de France

Dimanche 19 Janvier 1947

DIRECTEUR LITTÉRAIRE: PAUL BOURCIER

DANS CET HIVER GLACÉ

Il n'y a pas deux ans, nous étions encore dans la bataille, sur les crêtes des Vosges ou dans la plaine d'Alsace...

Mais aujourd'hui, dans ce Paris glacé sur lequel déferle un nouvel hiver de catastrophes, tout me ramène à ces souvenirs...

J'ai traversé lentement cet univers six fois séculaire où toutes les visions de l'esprit humain ont trouvé leur forme et leur expression...

Mais, plus que ces grandes œuvres, j'ai regardé ceux qui étaient venus les contempler en dépit du froid de ce jour d'hiver...

rire quand je les confronte à mes souvenirs d'avant-postes. Il est bon de trouver aussi un peu d'agréable dans la bataille que chaque être doit livrer pour rester en contact avec la culture...

Je sais bien que cette satisfaction pourra apparaître dérisoire si l'on songe à tout ce que ces femmes et ces hommes ont accepté pendant plus de quatre années. Mais c'est justement parce qu'ils ont beaucoup souffert qu'ils pourraient reculer devant la moindre difficulté pour tout ce qui n'est pas indispensable à leur vie matérielle...

C'est pourquoi, dans cette Europe si grande et si misérable où, de l'Oural à l'Atlantique, il n'est pas centimètre de terre sans maisons détruites et sans villes ruinées, je trouve une raison d'espérer dans cette passion pour la culture encore vivante au cœur de tant d'hommes...

André CHAMSON.



Les châtiments de Dürer, peinture sur bois de 247 cm x 140 cm. Musée provincial, Bâle de Lucerne.

L'Elysée a retrouvé son hôte

Curieuse destinée de ce palais de l'Elysée où vient de s'installer M. Vincent Auriol, investi de la plus haute charge de la République!

A l'avaricieux comte d'Evreux qui le fit bâtir, à Jeanne Poisson, plus connue comme Marquise de Pompadour qui le fit décorer, aux tenants de buvettes qui y établirent domicile quand il fut transformé sous la Révolution en une sorte de «Luna-Park», a succédé un homme politique à qui ses ennemis eux-mêmes se plaisent à reconnaître des qualités éminentes de droiture, d'honnêteté, de bonté intelligente.

Les Parisiens ont pu voir, vendredi matin, remonter côte à côte les Champs-Élysées deux hommes du même parti, de la même tendance au sein de ce parti, à qui sont confiées les destinées de la France: Vincent Auriol et Léon Blum, accomplissant ensemble le patriotique pèlerinage qui les menait à la tombe du Soldat Inconnu.

Étonnant paradoxe, en vérité! A toutes les dernières élections, le parti S.F.I.O. enregistrait un échec très net; il voyait sa zone d'influence, récemment encore fort respectable, se rétrécir comme une peau de chagrin. D'où peut provenir cette prééminence que lui accorde la confiance des élus?

« Simple incidence électorale, nous diront les techniciens du jeu parlementaire. Le parti S.F.I.O.

est maintenant un parti de centre. C'est lui qui fait la balance entre la gauche communiste et la droite que forment, quoiqu'il en aient, le Rassemblement des Gauches et le M.R.P. Ces deux blocs opposés et de force sensiblement égales n'étant point parvenus à un accord, il est normal qu'aux socialistes aient été dévolus la charge et l'honneur de gouverner non point au nom d'un parti maître, mais par délégation des partis rivaux. »



Peut-être. Mais ce qu'on ne peut oublier, ce sont les affirmations maintes fois répétées de Léon Blum pour qui la philosophie de son parti est essentiellement l'humanisme. Que cette philosophie, en tout cas, soit celle qui anime le président de la République et son actuel Président du Conseil, nul ne peut en douter. Il est rare, et d'autant plus admirable, de voir qu'en cette circonstance, les roueries des tacticiens se sont révélées sans valeur et que c'est la « vertu » qui l'a emporté, cette vertu qui, suivant Montesquieu, est le fondement de la démocratie.

Souhaitons à M. Vincent Auriol de couler sous les « ombres élyséennes » des jours qui ne soient point chargés de trop de nuages, des jours où le soleil règne enfin sur la France, ce soleil que notre dur hiver nous fait tant espérer.

LE MINIMUM VITAL...

Il faut mettre de l'huile dans le moulin, ça vous savez que de faire une salade de belles...

...est-il pour aujourd'hui?

Le plan, je connais ça; M. Gault en est le patron. Et M. Moynet, le rapporteur, il s'agit, grâce à l'effort conjugué et méthodique de l'agriculture, de l'industrie, de tous enfin, d'arriver un jour à produire assez pour garantir à chacun le minimum vital.

COMMENT RAMENER LE NIVEAU DE VIE AU MINIMUM VITAL

Mais en Suisse, en Angleterre, il n'y a pas de marché noir, parce qu'il y a toujours eu des salaires officiels suffisants. C'est ce que je disais. Pour les ramener à la normale, il faudrait supprimer le marché noir; c'est ce que demandait M. Daniel Mayer.

UN MINIMUM VITAL: UNE CHAUMIÈRE ET UN COEUR

Evidemment, le minimum vital change avec les époques, les pays et les hommes. Il s'élève sans cesse. Et personne n'est satisfait du sien: le Chinois, le Russe, l'Allemand même l'Américain qui n'a pas, je crois, sujet à se plaindre. C'est le progrès...

VIVRE LE BON TEMPS

Cela exige la prudence. Car la difficulté est qu'on se trouve devant deux salafiers. Ou bien continuer davantage. Et ce serait séculaire pour se rapprocher ainsi du minimum vital étant donné les dangers de six années de dénuement.

élevées de notre économie à plus longue échéance.

Alors on va nous minotier encore longtemps?

Le plan, je connais ça; M. Gault en est le patron.

Et M. Moynet, le rapporteur, il s'agit, grâce à l'effort conjugué et méthodique de l'agriculture, de l'industrie, de tous enfin, d'arriver un jour à produire assez pour garantir à chacun le minimum vital.

COMMENT RAMENER LE NIVEAU DE VIE AU MINIMUM VITAL

Mais en Suisse, en Angleterre, il n'y a pas de marché noir, parce qu'il y a toujours eu des salaires officiels suffisants. C'est ce que je disais. Pour les ramener à la normale, il faudrait supprimer le marché noir; c'est ce que demandait M. Daniel Mayer.

UN MINIMUM VITAL: UNE CHAUMIÈRE ET UN COEUR

Evidemment, le minimum vital change avec les époques, les pays et les hommes. Il s'élève sans cesse. Et personne n'est satisfait du sien: le Chinois, le Russe, l'Allemand même l'Américain qui n'a pas, je crois, sujet à se plaindre. C'est le progrès...

VIVRE LE BON TEMPS

Cela exige la prudence. Car la difficulté est qu'on se trouve devant deux salafiers. Ou bien continuer davantage. Et ce serait séculaire pour se rapprocher ainsi du minimum vital étant donné les dangers de six années de dénuement.

Rayonnement de l'art français au moyen âge



Deux des chefs de file, la cathédrale de Famagosta, dans l'île de Chypre (à droite) et l'église de Limbourg-sur-Lahn en Allemagne (à gauche) témoignent avec force de l'influence française.

l'île de Chypre, conquise par Richard-Cœur de Lion, en 1191, au temps de la troisième Croisade et sécularisée par Guy de Lusignan, devint, comme on sait, un royaume franc sur lequel régna, jusqu'à la fin du XV^e siècle, la famille poitevine des Lusignan. Sous cette dynastie, l'île connut une ère de longue et brillante prospérité, spécialement au XIV^e siècle. Mais au XV^e siècle se trouve marquée par les Musulmans d'Égypte et d'Asie Mineure, et les souverains français déployèrent de grands efforts pour intéresser à leur sort le pape, Venise, Gênes et Naples.

On pourrait du reste faire une énumération semblable pour l'île de Rhodes, pour la Syrie et la Palestine, qui furent occupées par les Français, et dont les constructions ont un air de famille avec les constructions religieuses de Normandie, de Champagne, de Bourgogne et de l'île de France. Mais ce serait un erreur de croire que ce rayonnement artistique français n'a profité qu'aux pays soumis directement à l'influence politique de la France. Favorisé par les moines de Clunais que l'on appelait alors les « missionnaires de l'art français », il s'est répandu sur Pays-Bas, à la Suède, à l'Allemagne, à l'Autriche, à la Hongrie, à la Bohême, à la Pologne, à l'Espagne, au Portugal, à l'Italie. Comme la rapacité naïgure M. Paul Demichamps, conservateur du Musée des monuments français, certaines cathédrales ou églises françaises, ont servi de modèles dans leur plan ou leur élévation à des cathédrales étrangères. La cathédrale de Laon a inspiré celle de Magdebourg, d'Halberstadt, de Naumbourg, de Bamberg, de Limbourg-sur-Lahn. Le plan de celle de Solesmes a servi à Tournai, à Malmedy, à Saint-Gérôme de Cologne, pour la cathédrale de Lübeck, et pour celle d'Utrecht. L'église de Saint-Yves dans la Soissonnaise, a été imitée à Notre-Dame de Tréves, à Xanten, à Oppenheim, en Hongrie à Cassovie, à l'abbaye cistercienne de Les Huelms et à la cathédrale de Cuenca en Espagne.

Notre-Dame de Paris, outre Sainte-Sophie de Nicotie, a inspiré Bréda et Tolède; Chartres a été imitée à Ypres, à Malines, à Maestricht à Fribourg. La choré d'Amiens a inspiré celle de Cologne, au même titre que Beaurvais et Saint-Denis. Et Poitiers a trouvé sa réplique à Paderborn.

M. Constantin Marinaccio, professeur à l'Université de Bucarest, et directeur de l'École romaine en France, qui a étudié cette période de décadence, en exploitant des documents inédits tirés des archives de Barcelone, a apporté une contribution très neuve à l'histoire de Chypre, et jeta par incidence une vive lumière sur un moment de l'expansion française en Orient, au moyen âge.

De cette œuvre, il subsiste encore, dans le domaine architectural, de précieux vestiges : la cathédrale Sainte-Sophie de Nicotie, grande église à trois nefs, bâtie au début de l'occupation française, de 1200 à 1220, qui rappelle Notre-Dame de Paris, et Saint-Nicolas de Famagosta, avec ses trois portails inspirés de Reims, et ses deux tours. Mais il en existe aussi de plus modestes et grand

nombre, tels Sainte-Sophie de Famagosta, les églises Sainte-Catherine et Des Arméniens ; les mosquées de l'Emerghie et d'Arah achmet qui sont d'anciennes églises du XIII^e siècle ; le monastère de Lapala de l'Ordre des Prémonstrés, remarquable par la beauté de ses bâtiments abbatiaux, et les monuments religieux de Sophie et de Linnasol, tous élevés par des maîtres d'œuvre français.

On pourrait du reste faire une énumération semblable pour l'île de Rhodes, pour la Syrie et la Palestine, qui furent occupées par les Français, et dont les constructions ont un air de famille avec les constructions religieuses de Normandie, de Champagne, de Bourgogne et de l'île de France. Mais ce serait un erreur de croire que ce rayonnement artistique français n'a profité qu'aux pays soumis directement à l'influence politique de la France. Favorisé par les moines de Clunais que l'on appelait alors les « missionnaires de l'art français », il s'est répandu sur Pays-Bas, à la Suède, à l'Allemagne, à l'Autriche, à la Hongrie, à la Bohême, à la Pologne, à l'Espagne, au Portugal, à l'Italie. Comme la rapacité naïgure M. Paul Demichamps, conservateur du Musée des monuments français, certaines cathédrales ou églises françaises, ont servi de modèles dans leur plan ou leur élévation à des cathédrales étrangères. La cathédrale de Laon a inspiré celle de Magdebourg, d'Halberstadt, de Naumbourg, de Bamberg, de Limbourg-sur-Lahn. Le plan de celle de Solesmes a servi à Tournai, à Malmedy, à Saint-Gérôme de Cologne, pour la cathédrale de Lübeck, et pour celle d'Utrecht. L'église de Saint-Yves dans la Soissonnaise, a été imitée à Notre-Dame de Tréves, à Xanten, à Oppenheim, en Hongrie à Cassovie, à l'abbaye cistercienne de Les Huelms et à la cathédrale de Cuenca en Espagne.

Notre-Dame de Paris, outre Sainte-Sophie de Nicotie, a inspiré Bréda et Tolède; Chartres a été imitée à Ypres, à Malines, à Maestricht à Fribourg. La choré d'Amiens a inspiré celle de Cologne, au même titre que Beaurvais et Saint-Denis. Et Poitiers a trouvé sa réplique à Paderborn.

Des architectes français dirigèrent les chantiers en Hongrie; Martin Ravey travailla à la Cathédrale de Colocza, et Jean de Saint-Dié restaure la cathédrale d'Alba Julia. Villard de Honnecourt s'en va visiter la cathédrale de Marbourg, en Allemagne; et Étienne de Bon-

neuil dirigea la construction de celle d'Uppsala.

En Espagne, l'influence des cathédrales de Bourges, de Reims, de Paris s'est fait sentir à León, à Burgos, à Tolède. En Italie, les moines de Clunais ont introduit la gothique française, et Charles d'Anjou frère de Saint-Louis, devenu roi de Naples, s'est entouré d'artistes français qui ont abondamment travaillé dans l'Italie du sud.

Il n'est pas jusqu'à l'église Sainte-Sophie de Trébizonde qui n'ait connu, au temps de saint Louis, l'influence de la décoration sculpturale française, et la Chine qui n'ait fait accueil, vers 1253, sous le règne du Khan Mengou, à un artiste français, Pierre Bourcier. Tant il est vrai que la France était alors, selon le mot du cardinal de Châteauneuf: « le four où eût le pain intellectuel de l'humanité ».

Robert LAULAN.

STEPHANE MALLARME ET L'INCANTATION LYRIQUE

Le vénérable Gustave Lanson, critique aussi universitaire que distingué, écrivait au début du siècle, « Mallarmé... est un artiste incomplet, intérieur, et qui n'est pas arrivé à s'exprimer ». Voilà certes une évaluation définitive, mais qui fait sourire aujourd'hui. Mallarmé est, pour tous ceux qui aiment la poésie, placé maintenant au rang qui lui est dû, l'un des tous premiers.

Qu'était avant lui la poésie, sinon l'art des vers ? Quelle ait été nourrie d'antiquité, rompue aux plus solennelles allégories, aux périphrases les plus chantournées, qu'elle ait été contrainte aux débordements des coeurs romantiques ou aux peintures fort impossibles des Parnassiens, elle n'avait pas cessé d'être une œuvre discursive, un exposé de la raison raisonnante. Mallarmé lui assigne un tout autre but. A la prose, le domaine du connu ou du connaissable, ce qui peut être appréhendé par les sens, la sensibilité ou l'intelligence. A la poésie, le domaine de l'inconnaissable, de ce que les hommes perçoivent dans l'obscur de l'intuition.

MAURICE GARÇON AVOCAT DU DIABLE ET DE LA LIBERTÉ

C'EST une tradition de l'Académie Française d'appeler un membre éminent du barreau à siéger sur l'une des quarante chaises que l'on a surnommées de « saisie ». Tradition qui remonte aux premiers temps de la République, à l'époque où l'on avait éliminé les plus célèbres avocats du dix-septième siècle, Olivier Patru.

Quand Maurice Garçon était enfant, son père, qui fut l'un des plus éminents professeurs de la Faculté de Droit, ramenait pour les dimanches matin à la chasse. Une chasse qui n'était pas à la bécasse, ni couronné, elle consistait à longer les quais de la Seine en explorant les hautes des bouquinistes pour y dénicher les éditions rares. Quand ses deux « chasseurs » arrivaient devant le Pont des Arts, le journaliste montait à son fils le couple de l'Institut, lui parlait des hommes illustres qui avaient trouvé là le couronnement de leur carrière. L'Académie apparaissait au futur avocat comme un aéroport inaccessible, perdu dans les nuages, où des mortels élus par les dieux trouvaient le privilège d'une brève immortalité.



Il n'est pas jusqu'à l'église Sainte-Sophie de Trébizonde qui n'ait connu, au temps de saint Louis, l'influence de la décoration sculpturale française, et la Chine qui n'ait fait accueil, vers 1253, sous le règne du Khan Mengou, à un artiste français, Pierre Bourcier. Tant il est vrai que la France était alors, selon le mot du cardinal de Châteauneuf: « le four où eût le pain intellectuel de l'humanité ».

Robert LAULAN.

Le tympan du portail de la Vierge à Notre-Dame de Paris

"LES BATAILLONS DU CIEL"

La France, qui a tourné l'un de ses plus grands succès, ne nous avait donné jusqu'ici que deux films de guerre. Un excellent Les Diables de l'Aube, l'autre plus discuté, Plus de France. Un troisième mérite à la fois des louanges et des critiques. Les Bataillons du Ciel ont, en effet, le défaut d'être d'une longueur excessive. Il faut qu'un film présente un intérêt tout particulier pour retentir pendant plus de deux heures l'attention du spectateur ; au bout de ce temps la lassitude n'est inévitablement. Dans le cas des Bataillons du Ciel, il se trouve précisément que la seconde partie est inintéressante au début du film au point qu'on ait l'impression de se trouver en présence d'un ouvrage différent.

La raison de cette dualité vient-elle de ce que deux metteurs en scène y ont collaboré ? L'un, Pierre Billon, est un artiste en pleine possession de son talent, ainsi que l'Homme au chapeau rond, dernier film de Billon, nous l'a récemment montré. L'autre, Alexandre Eway, est un bon technicien qui n'a jamais manifesté une grande personnalité. Billon a commencé Les Bataillons du Ciel ; Eway les a terminés après de longs mois de travail et de difficultés considérables, qu'il a heureusement surmontées.

Au début du film, nous sommes en Angleterre. La France est occupée par l'ennemi et un régiment de parachutistes a été formé avec des hommes venus d'Afrique du Nord où ils ont participé à des actions périlleuses ; d'autres, récemment évadés de France, se sont joints à eux ; tous ont été de combattre l'envahisseur. Ces éléments divers, il s'agit de les lier dans une unité homogène, capable de remplir les missions militaires qui leur seront confiées aussitôt que le débarquement sera décidé.

Malgré ce débordement tardif, les soldats s'énerment et il convient de mettre fin au désordre qui risque de s'instaurer dans cette troupe d'élite. Le colonel désigné pour le commander s'y emploiera ; il le soumettra au plus énergique entraînement et lorsqu'il recevra l'ordre de mener ses hommes au-dessus de la terre de France, c'est une unité en pleine

mythologie de ces soldats retrouve son épouse et celle-ci joue désormais dans l'action un rôle considérable.

Ce que les Bataillons du Ciel retiennent nous retroroy alors, c'est la lutte d'une troupe isolée, perdue derrière les lignes ennemies et qui ne peut subsister que grâce à la complicité des habitants. C'est bien ce que comprennent les Allemands qui traquent les personnes qui ont donné asile à ces parachutistes et aux « miquetards » qui tentent à leur côté. A partir de ce moment, le film rappelle, avec un intérêt renouvelé, beaucoup d'autres bandes sur le répitisme qu'il nous a été donné de voir. Quel qu'il en soit, à ces situations imaginées par le célèbre romancier J. Kennel, auteur du scénario, le public le voit et si lucide de la première partie.

Ce n'est ni, d'ailleurs, qu'une rétrospection de détail et qui se constitue pas une critique

efforts les plus considérables, tentés par le cinéma français. Longtemps le jury du Grand Prix du Cinéma a hésité entre Les Bataillons du Ciel et Partridge qui, finalement, l'a emporté ; c'est dire toute la valeur de ce troisième film de guerre. L'interprétation est à la hauteur de l'œuvre, avec Jeanine Crispin dans l'unique rôle féminin, Pierre Blanche et Deloir qui incarnent les officiers avec autorité ; René Lefèvre, Mooloudji, et Raymond Lubin qui font ici une création aussi remarquable que dans Les Portes de la Nuit.

G. CHARIENSOL.



De droite à gauche : Pierre Blanche, Mafflet et Daniel Mendaille étudiant, dans « Les Bataillons du Ciel », l'illustration d'une mission.

"MARTIN ROUMAGNAC"

UNE petite ville de France typiquement provinciale. Clairvaux 1843.

Dans cette petite ville, une jeune femme, très belle, très attirante, Blanche Ferrand (Marlene Dietrich), peut être dite objet de la jalousie des hommes. D'autant plus qu'elle est étrangère (elle est originaire d'une vieille famille française implantée depuis longtemps en Australie). Elle est venue à Clairvaux, voilà trois ans, chez son époux d'un grand âge ; Ferrand, rencontré à Paris, où elle vivait d'expéditions, ayant toujours été marié. Pendant son mariage, Blanche, Ferrand finit le mariage, auquel elle ajouta un rayon d'oiseaux, avec son amie Jeanne d'Al, un vieux bonhomme qui s'est accouché à elle comme un lambeau et comique parasite.

Un petit entrepreneur de construction ; Martin Roumagnac (Jean Gabin), un être triste et bon, mais violent, ancien maçon qui s'est levé à la



La couple Marlene Dietrich, plus vamp et plus jolie que jamais, et Jean Gabin, poissant, humide dans « Martin Roumagnac ».

C'est entre ces deux êtres, si dissemblables par la race et l'éducation que va se produire le drame, dans le cadre de la petite ville.

Martin rencontre Blanche à l'occasion d'un match de boxe. Entre eux, tout de suite, le désir. Pour Blanche, Martin va bientôt bâtir une villa. « Fais quelque chose qu'en aime pour quelque chose qu'en aime », l'assurance de son métier. Passionné de cette femme, il est heureux.

Mais un stupéfiant personnage, le Comte (Marc Ferrand), riche à millions, et dévoué d'ambitions politiques, propose à Blanche un mariage qui serait bien davantage une « association en vue d'une grande partie à jouer » qu'un affaire de sentiment. L'ancien pour Blanche à accepter, Martin Roumagnac ne peut plus rencontrer Blanche que clandestinement dans un vieux pigeonnier au milieu, près de la belle villa dont la construction lui a coûté de très fortes sommes.

Obsédé par sa passion contrariée, se sentant que trop vivement la surplu, socialement, le sépare de Blanche, dont la situation financière est désastreuse, va, de négligence en imprudence, précipiter sa ruine. La jalousie l'agrippant, il fait des scènes à Blanche, elle rompt avec lui. Mais peu après, le Comte se livre contre Martin à des attaques qui choquent Blanche, celle-ci, par un revirement bien humain, défend Martin et humilie de façon irréparable le diplomate, au grand désespoir de l'ancien qui voit s'écrouler ses plans. C'est la rupture. Il ne reste à Blanche que la perspective de retourner à Paris et de la vie d'expéditions qui lui était

plus longtemps, il s'enterra dans sa chambre obscure.

Il voit s'approcher tristement dans la nuit, revolver au poing, un jeune surveillant de collèges. Ce dernier, depuis longtemps, aimait Blanche, mais timidement Martin comprit « ce



Jeune femme, le sait coupable et a révélu de la tent.

Au lieu de tenir de sa défaite, il alluma l'électricité et vint se placer en pleine lumière, le dos à la fenêtre, s'effrayant, cibles volontaires, à la tête qui le délivrerait d'une existence déréglée intolérable.



La gracieuse Miss Kelly boude-t-elle ou est-elle fatiguée ?

Les « Belles équipes » DU CINEMA FRANÇAIS

La « Belle équipe », c'est le titre d'un des meilleurs films réalisés par le tandem Charles Spaak (scénariste) Julien Duvivier (metteur en scène). Et ce titre pourrait qualifier également l'association des deux hommes, qui collaboreront à plusieurs reprises : dans « La Bandera », dans « La Fin du Jour », dans « Un Tel père et fils », et récemment, dans « Panique ».

Au cours d'une série d'articles publiés dans « Paris-Cinéma », Charles Spaak a parlé en termes vifs et pénétrants de ses « treize et un mariages », c'est-à-dire de ses multiples collaborations avec divers metteurs en scène. Certains de ces unions ont été heureuses et fécondes : outre le « mariage » avec Duvivier, le plus souvent fort réussi, rappelons les « mariages » avec Grémillon qui nous valurent deux très beaux films : « L'Étrange Monsieur Victor », et « Le Ciel est à Vous », avec Feyder (« La Grande Illusion »), avec Renoir (« La Grande Illusion »). D'autres associations furent moins propices à la réussite : ni celle avec Delannoy (« La Part de l'Ombre »), ni celle avec Duquoin (« Patrie ») ne sont de nature à nous combler pleinement.

Ainsi se trouve posée la question des rapports entre celui qui compose une histoire pour l'écran et celui qui met cette histoire en images. Pour que leur réunion soit efficace, il est nécessaire à la fois que leurs tempéraments se complètent ou s'harmonisent, et que chacun des deux consente à s'effacer, le cas échéant, pour sauvegarder l'unité de l'œuvre. A cet égard, la vigueur à la fois ironique, bonhomme et colorée de Spaak se fondait remarquablement avec le génie d'un Grémillon, d'un Renoir, d'un Duvivier (si différents soient-ils). En revanche, maintes autres associations de ce scénariste furent assez décevantes, parce que le tempérament du metteur en scène, le caractère du film ne correspondaient pas à ses goûts.

Cette disproportion est peut-être encore plus sensible pour d'autres scénaristes : Louis Chavance qui forma avec Clouzot, dans « Le Corbeau », un magnifique tandem, plein de savoureuse brutalité, ne s'harmonisait nullement avec Lherbier, ce qui donne à leur œuvre commune, « La Nuit Fantastique », un aspect curieux et assez chaotique.

Jacques Prévert qui a formé avec Marcel Carné un tandem

consacré depuis longtemps (« Drôle de drame », « Le Quai des Brumes », « Les Visiteurs du Soir », « Les Enfants du Paradis ») ne fut pas heureux dans sa collaboration avec Christian Jaque (« Sortilèges »). En revanche, Jeanson et Christian Jaque s'entendent fort bien : « Boule de Suif » en témoigne. Certaines équipes ont fait leur preuve depuis longtemps : en particulier, l'équipe Aurenche-Autant-Lara à laquelle nous devons : « Douce », le « Mariage de Chiffon », « Sylvie et le Fantôme ».

Il est cependant permis de se demander ce qu'aurait donné tel metteur en scène s'il n'avait pas rencontré tel scénariste : son œuvre eût-elle été meilleure ou pire. Que serait Carné sans Prévert ? Certains pensent que le génie de l'auteur des « Portes de la Nuit » a été légèrement altéré par le verbalisme un peu littéraire du poète de « Paroles ». On peut en effet rêver d'un Carné plus dédaigneux, moins coquetant pour certains décalages romantiques. Mais on peut aussi prendre le cas contraire : si Pierre Laroche, si Charles Spaak n'avaient pas été mis en films par des metteurs en scène maladroits, comme cela leur arrive trop souvent, le coefficient d'intérêt de leur travail eût été porté à un point beaucoup plus élevé. Fort heureusement, il est de nombreux cas où l'équilibre s'est parfaitement créé : ajoutons à nos premiers exemples « Les Anges du Péché » (J. P. Bruckberger-Robert Bresson) « Le Jour se lève » (Vict-Carné).

Il paraît souhaitable que le scénariste soit autant « homme de cinéma » qu'« homme de lettres » (ce qui est le cas de Spaak, de Véré) et le metteur en scène, aussi intellectuel que technicien (ce qui est le cas de Grémillon, de Renoir). Ce n'est pas là une règle générale : la simple correspondance des tempéraments peut suffire (Spaak-Duvivier). Il est assurément curieux que des erreurs fréquentes se produisent dans le choix réciproque des deux collaborateurs. Quoiqu'il en soit, le cinéma (sauf dans le cas où un homme compose et réalise à lui seul son œuvre, comme le Métraux d'« Espoir », et le Cocteau de « La Belle et la Bête », exige pour atteindre sa plénitude une heureuse rencontre, dont l'accomplissement peut seul donner à une œuvre son style et sa qualité artistique.

Henri AGEL.



Ignati Bergman, la nouvelle Greta Garbo des Américains, et Gary Cooper, incarnent le couple romantique de l'« Intégrité de Saratoga » dont l'action se déroule à la Nouvelle-Orléans.